

PETITE  
BIBLIO  
PAYOT  
CLASSIQUES

STEFAN ZWEIG

LE MONDE SANS  
SOMMEIL



« Nul n'est seul désormais avec soi-même et son destin. »

Stefan Zweig écrivait « empli de la vie des autres », tous les sens en éveil. Rédigés pour la plupart en pleine guerre, les quatre textes réunis ici (« Le monde sans sommeil », « Épisode sur le lac Léman », « La contrainte » et « Ypres ») restituent l'extraordinaire gamme d'émotions et de sensations qui secouèrent toute l'Europe durant et juste après le premier conflit mondial. L'insomnie globale, le dépaysement radical et le suicide, le refus d'obéir et la désertion, la marchandisation du traumatisme et la vertu thérapeutique des traces de guerre – tels sont les « terrains » explorés par un romancier dont certaines intuitions se sont révélées prophétiques.



STEFAN ZWEIG  
AUX ÉDITIONS PAYOT & RIVAGES

*Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*  
*La Confusion des sentiments*  
*Le Joueur d'échecs*  
*Lettre d'une inconnue, suivi de : La Ruelle au clair de lune*  
*Amok*  
*Brûlant secret*  
*La Peur*  
*La Gouvernante, suivi de : Eros matutinus*  
*Destruction d'un cœur*  
*Le Monde sans sommeil, suivi de : La Contrainte, de :  
Au bord du lac Lemman, et de : Ypres*  
*Le Wagon plombé, suivi de : Voyage en Russie, et de :  
Sur Maxime Gorki*  
*Volpone*  
*Jérémie*  
*Correspondance avec Sigmund Freud*  
*Correspondance avec Arthur Schnitzler*  
*Correspondance avec Joseph Roth*

Stefan Zweig

# Le monde sans sommeil

*Traduction de l'allemand  
par Olivier Mannoni*

Préface de Sabine Dullin

**PETITE  
BIBLIO  
PAYOT**

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur  
payot-rivages.fr

Conception graphique de la couverture : Sara Deux  
Illustration : © Catrin Welz-Stein ;  
© Artotek / La Collection

TITRES ORIGINAUX :  
*Die schlaflose Welt*  
*Episode am Genfer See*  
*Der Zwang*  
*Ypres*

© Éditions Payot & Rivages, Paris,  
2013, 2018 pour la préface  
et la présente traduction française

ISBN : 978-2-228-92091-9

## PRÉFACE

# Zweig, un intuitif dans la guerre

*par Sabine Dullin*

Stefan Zweig vit et écrit « empli de la vie des autres<sup>1</sup> », tous les sens en éveil, les nerfs à vif. La Première Guerre mondiale est un moment où l'écrivain diffracte à travers quatre textes aujourd'hui mal connus l'extraordinaire gamme d'émotions et de sensations qui traverse une Europe remuée de fond en comble par la guerre totale.

Dans les deux articles (*Le Monde sans sommeil* ; *Ypres*) et les deux nouvelles (*Épisode*

---

1. Lettre à Romain Rolland, 5 juin 1915, in *Correspondance, 1897-1919*, Paris, Grasset, 2000, p. 223.

sur le lac Léman ; *La Contrainte*) présentés ici, Stefan Zweig se fait chroniqueur du temps. Son écriture n'est pas de témoignage, lui qui demeura loin du front, dans la capitale austro-hongroise, mobilisé aux Archives militaires<sup>1</sup>. Elle ne relève pas non plus des grandes déclarations contre la guerre, même si son pacifisme le conduisit en Suisse à partir de novembre 1917. Il s'agit bien plutôt de l'œuvre d'un poète aux aguets, fabuliste et prophète, expert dans l'art de décrypter les états psychologiques, mêlant ses angoisses personnelles à celles de ses compatriotes européens.

L'insomnie globale ou universelle, le dépaysement radical et le suicide, le refus d'obéir et la désertion, voilà les terrains de la guerre qu'investigue ici Stefan Zweig. Lors de son pèlerinage à Ypres, « ville martyre » de Belgique, qui clôt le recueil, l'écrivain décrit le nouveau tourisme organisé autour de la guerre et s'interroge en Européen, au-delà de

---

1. Les études ont privilégié la littérature des écrivains combattants. Voir Nicolas Beaupré, *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne, 1914-1920*, Paris, CNRS Éditions, 2006.



la marchandisation éhontée d'un traumatisme à nul autre pareil, sur la vertu thérapeutique des traces de guerre pour le monde de demain.

### *L'infiniment éveillé*

Zweig conçoit *Le Monde sans sommeil* quelques jours après son retour de Belgique. Il a trente-deux ans. La déclaration de guerre a interrompu le congé qu'il allait prendre comme d'habitude chez son maître et ami Émile Verhaeren dans sa maison de Caillou-qui-Bique, à côté d'Ostende. Arrivé le 31 juillet au soir à Vienne, il se laisse pousser la barbe en signe de deuil<sup>1</sup>. Il fait des insomnies<sup>2</sup>. Son texte, écrit le matin du 14 août, deux semaines

---

1. Friderike, sa compagne, divorcée depuis avril 1914 de Felix von Winternitz et qu'il épousera en 1920, embrasse alors son « cher visage de sapeur » (lettre de Baden, août 1914, in Friderike et Stefan Zweig, *L'Amour inquiet. Correspondance, 1912-1942*, Paris, Édition des Femmes, 1987, p. 75).

2. Stefan Zweig, *Journaux 1912-1940*, Paris, Belfond, 1986, à la date du 3 août 1914.

après le déclenchement des hostilités, paraît le 18 août dans la *Neue Freie Presse*<sup>1</sup>.

Poème en prose rythmé par « Il y a moins de sommeil aujourd'hui dans le monde, les nuits sont plus longues et les jours aussi », le texte est enfiévré, parcouru de vibrations et d'électricité, Zweig tentant d'enregistrer comme sur un sismographe les ondes de l'amour et de l'inquiétude qui traversent le continent et font sortir chacun du « cercle ordinaire de son existence ». D'emblée, il fait le tableau sensible et aussi démoniaque d'une guerre totale à laquelle ni homme, ni bête<sup>2</sup>, ni élément naturel n'échappent.

---

1. Ce journal, qui reflète admirablement l'opinion de la bourgeoisie juive et libérale de langue allemande, est une véritable institution à Vienne. Zweig y écrit depuis 1901. Theodor Herzl, qui était alors le responsable du feuilleton du journal, le lui avait demandé : il venait d'avoir vingt ans.

2. Entre quatorze et seize millions d'animaux furent enrôlés pendant la Grande Guerre. Sur l'importance du thème animal dans les témoignages de guerre, voir Luc Rassin, « 14-18 : le point de vue de l'animal », in Pierre Schoentjes (dir.), *La Grande Guerre. Un siècle de fictions romanesques*, Genève, Droz, 2008, p. 151-163.

Ce texte est traversé d'intuitions du futur. Zweig pressent les millions de morts. Il interroge le « nouvel ordre » qui devra surgir de ce cataclysme. Il ressent déjà le traumatisme qu'il faudra surmonter : « À Liège, dans la même maison hospitalière, je ne pourrai plus m'asseoir avec le même sentiment auprès des mêmes amis depuis qu'une grêle de bombes allemandes s'est abattue sur la citadelle ; entre bien des amis, d'un côté et de l'autre de la frontière, se dresseront les ombres des morts au combat, et leur souffle froid aspirera la chaleur de la parole. Nous devons tous réapprendre à aller de l'hier au demain en passant par cet aujourd'hui. »

Il porte aussi en germe des éléments que Stefan Zweig développera dans son travail littéraire les années suivantes. Ainsi est-on troublé de lire dans les dernières phrases du texte la trame de sa pièce *Jérémie*, qu'il débute au printemps 1915 et termine au printemps 1917<sup>1</sup>. De

---

1. « Ceux qui reviendront, et ceux qui seront restés, seront plus heureux de la vie que ceux qui sont partis, ils sauront apprécier sa valeur avec plus de gravité et de justesse, et l'on attendrait presque avec impatience les formes que tout cela va prendre si, aujourd'hui

même, les ailes de *La Légende de la troisième colombe*, qui paraît en décembre 1916 dans la revue berlinoise *Der Bildermann*, sont-elles déjà déployées sur ce monde où l'on ne peut échapper à la guerre <sup>1</sup>.

Il faut se défaire, pour mieux lire Zweig au moment de la Première Guerre mondiale, de l'image qu'il nous a donnée de lui-même à la fin de sa vie, alors qu'il prépare son suicide et qu'il est déjà dans l'ombre de sa prochaine disparition. Né en 1881, à Vienne, dans une famille d'industriels juifs pour lesquels l'Empire austro-hongrois était un cadre de vie inébranlable, Stefan Zweig se montre dans *Le Monde d'hier* comme un nostalgique du monde sans frontières, sans passeports et sans Grande Guerre de l'Europe d'avant 1914. Il se décrit à distance des événements qui plongent après l'attentat de Sarajevo le monde dans la guerre, insensible

---

encore, comme dans les temps antiques, les carreaux du temple de la paix n'étaient pas humides du sang sacrifié, si le prix de ce nouveau sommeil bienheureux du monde n'avait pas été la mort de millions de ses plus nobles créatures. »

1. « Une nouvelle paix – oh, combien ses ailes légères sont encore lointaines, aujourd'hui, qui volent à travers la poussière et la fumée de la poudre ! »

à l'ivresse patriotique qui saisit ses concitoyens, sans avoir eu l'étoffe suffisante pour devenir objecteur de conscience<sup>1</sup>.

Stefan Zweig est, c'est vrai, l'homme le plus incompatible avec la guerre que l'on puisse imaginer. Ayant tôt élargi ses propres horizons par les lectures, les rencontres et les voyages, il est de cœur et de conviction un internationaliste et un Européen pratiquant. Il est immunisé de toute folie guerrière par la triple identité de Viennois, de Juif et d'homme de lettres investi dans sa propre écriture, mais aussi dans celle des autres, qu'il ne cesse sans relâche de faire connaître par son travail de traducteur et de biographe<sup>2</sup>. Par ailleurs, tous les conseils de révision l'ont déclaré inapte au service militaire.

Pourtant, la manière dont il réagit à la guerre est plus complexe que l'image qu'il nous a

---

1. Stefan Zweig, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, Paris, Le Livre de poche, 2010, p. 270-271.

2. Pour plus d'informations, voir Donald Prater, *Stefan Zweig*, Paris, La Table Ronde, 1988 et Serge Niémetz, *Stefan Zweig. Le voyageur et ses mondes*, Paris, Belfond, 1996.

léguee<sup>1</sup>. Son regard sur la guerre est plus moderne. À première vue, en lisant son journal, on pourrait considérer que Zweig ne sait pas quoi penser, change d'opinion en fonction de ses interlocuteurs et surtout de son humeur particulièrement instable, les états dépressifs auxquels il est sujet, les moments d'abattement alternant avec des phases d'exaltation et de joie presque enfantine. Est-ce de la confusion, comme l'interprète son dernier biographe Serge Niémetz<sup>2</sup> ? Ce n'est pas certain. Car il ressort au contraire de ces écrits des lignes de force et au fond une cohérence personnelle qui proviennent justement de cette nature inquiète et tourmentée.

« Je crois que le courage est en partie un manque d'imagination<sup>3</sup> » : antiguerre, il ne se sent pas moins coupable de ne pas être avec les autres sur le front. « C'est atroce de se

---

1. Des évolutions qu'il faudrait étudier en parallèle de celles de Sigmund Freud, avec lequel il correspond régulièrement. Voir Peter Gay, « Freud et la guerre », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1994, vol. 41, p. 86-92.

2. Serge Niémetz, *Stefan Zweig, op. cit.*, p. 163.

3. Stefan Zweig, *Journaux 1912-1940, op. cit.*, à la date du mercredi 9 septembre 1914, p. 100.

déplacer dans les rues, les femmes vous dévisagent : qu'est-ce que tu fais encore ici, toi si jeune ? » note-t-il le 4 août<sup>1</sup>. C'est aussi le « souhait de Maman », confie-t-il à son journal le 12 novembre lorsqu'il passe le conseil de révision pour être mobilisé dans un dépôt de matériel du Train<sup>2</sup>. Ce sentiment de culpabilité de l'intellectuel inutile et inapte ne le lâche pas. Zweig se refuse en effet à accomplir la tâche de l'écrivain en guerre selon les autorités, celle d'orchestrer volontairement le départ des autres. En juin 1915, il écrit : « Il ne m'a pas encore été donné de subir cette ultime épreuve mais je sais que je pourrais la surmonter, en dépit de toutes mes résistances morales », et il ajoute plus loin : « Je ne voudrais pas être libre en ce moment à aucun prix. »

Européen, il s'enthousiasme pourtant des victoires allemandes. Début août, il fait l'éloge de la fraternité d'armes austro-allemande<sup>3</sup>,

---

1. *Ibid.*, 4 août 1914.

2. *Ibid.*, à la date du 12 novembre 1914, p. 82.

3. Stefan Zweig, « Ein Wort von Deutschland » (« Parole d'Allemagne »), *Neue Freie Presse*, 6 août 1914.

approuve les batailles de Belgique. Le 21 août, il note : « Les Allemands à Bruxelles – un succès mais pas un coup d'éclat – et cela seul est nécessaire. On est fier de la langue allemande, de la parler, de l'écrire. Enfin, une vraie victoire<sup>1</sup>. » L'amour de la langue allemande lui sert, en ces premiers mois de guerre, de drapeau personnel. Il ne veut pas s'en exiler. Vingt ans plus tard, l'autodafé de ses livres par les nazis, qui le bannissent ainsi de sa propre langue, lui sera une violence insupportable.

Chaque victoire lui semble aussi être le gage d'une issue rapide du conflit. Rien ne lui paraît plus atroce que le « tempo de la guerre » quand celui-ci se ralentit jusqu'à être le lent mouvement de masses gigantesques qui charrie des morts et des blessés à chacun de ses pas<sup>2</sup>. En tant qu'Autrichien, sa vision de la guerre reste plus longtemps que sur le front de l'Ouest marquée par une guerre de mouvement faite de batailles, d'offensives et de contre-offensives. Lundi 23 août 1916 : « Les troupes allemandes

---

1. Stefan Zweig, *Journaux 1912-1940*, *op. cit.*, à la date du vendredi 21 août 1914, p. 67.

2. *Ibid.*, p. 81.



et autrichiennes sont devant Brest-Litovsk. À quand la fin ? »

Son travail au service littéraire des Archives de la guerre, où il a finalement été affecté fin novembre et où il rédige sous l'uniforme des communiqués et des rapports sur les opérations militaires et des citations des officiers ou soldats tombés au champ d'honneur, influence aussi sa vision des événements. Sans jamais tomber dans le chauvinisme, il accompagne cependant de sa plume, qui sait être discrète, l'épopée guerrière de son camp, plus critique cependant sur l'Autriche et plus élogieux sur l'Allemagne.

Écrivain cosmopolite, il ne croit pas possible, contrairement à Romain Rolland, de conserver ses liens d'amitié par-delà les frontières<sup>1</sup>. La guerre est une rupture douloureuse de cette

---

1. Lorsque Romain Rolland lui envoie *Au-dessus de la mêlée*, il commente l'attitude de Stefan Zweig : « Je suis plus fidèle que vous à notre Europe, cher Stefan Zweig, et je ne dis adieu à aucun de nos amis » (cité in Dragan Nedeljkovic, *Romain Rolland and Stefan Zweig*, Paris, Klincksieck, 1970, p. 24). Voir également Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée* (1915), préface de Christophe Prochasson, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2013.